50e ANNÉE. — N° 17.634
DIRECTION & ADMINISTRATION : 8, rue de Cheverus, BORDEAUX
AGENCE A PARIS : 8, boulevard des Capucines.
LA PUBLICITÉ EST REÇUE aux Bureaux du Journal, à l'Agence Havas à Paris et à Bordeaux
ABONNEMENTS 3 mois 6 mois 1 an
Gironde et Limitrophes, 13f 24f 45f
France et Colonies ... 14f 26f 48f
Etranger, ... 18f 35f 65f

La Petite Gironde

15 c. le numéro
LE PLUS FORT TIRAGE DES JOURNAUX DE PROVINCE
Le numéro 15 c.
MARDI 5 OCTOBRE 1920
SAINT PLACIDE
SOLEIL : lev. 7h6; coucher 6h35
LUNE : D. Q. le 5; N. L. le 12

AUTOUR DU CONGRÈS D'ORLÉANS

Il y aurait quelque naïveté à célébrer la « victoire d'Orléans » comme une revanche du bon sens et de la légalité, comme la rentrée au bercail de la C. G. T., enfant prodigue. La motion votée est surtout prodigue de formules. Il n'y a rien de changé dans les desseins : il n'y a qu'un ordre du jour de plus. Il rappelle que « le but révolutionnaire doit être poursuivi avec toute l'audace et la vigueur que doivent servir les circonstances et les événements sociaux prévus et imprévus ». La nationalisation des industries essentielles, l'action directe des travailleurs, et la « complète solidarité » avec la révolution russe ne révèlent aucun souci d'apaisement.

L'enfant terrible du parti extrémiste, le « Journal du Peuple », disait l'autre jour avec une rude franchise : « Quand la révolution éclatera — et elle ne peut venir que du soulèvement des masses, — toutes les tendances seront d'accord pour canaliser le mouvement... Il faut être aveugle pour ne pas voir que majoritaires et minoritaires se réconcilieront, à la première occasion, sur le dos du capitalisme mondial. » Voilà qui est net.

Il n'en demeure pas moins que la victoire des majoritaires est une condamnation de la 3e Internationale et du bolchevisme. Les réquisitoires de Merrheim et de Jouhaux, acclamés par le Congrès, ont ce sens-là ou n'en ont aucun. Quand Merrheim démolit le dictateur Lenine, profiteur d'une révolution qu'il n'a pas faite, et flétrit son tsarisme rouge; quand Jouhaux refuse d'incliner le syndicalisme sous le knout soviétiste, adoré comme une nouvelle icône par les politiciens, et que les orateurs cégétistes sont approuvés par la majorité, c'est bien la répudiation d'une soumission aveugle au communisme sanglant et au socialisme politique !

Il y a mieux. Merrheim a osé démontrer non seulement que les procédés de la révolution russe sont rejetés par nos masses ouvrières, mais qu'elles demeurent indifférentes à cette entreprise de dictature brutale. Il a rappelé que 480 Syndicats des métaux avaient été consultés sur une action sympathique à Moscou. Elle ne fut approuvée que par 25 groupements ! Et les extrémistes de donner le vol aux « paroles ailées ! » Le coup était dur, et, comme dit le « Radical », la lessive fut bruyante.

Sans doute l'atmosphère n'a pas toujours été saturée de tragédie. Il y a eu des intermèdes gais. On a fait un succès au camarade qui a parlé du « noyeautage » des Syndicats, devant Mme Lara (de la Comédie-Française), impassible au bureau. On nous a montré le ménage d'extrémistes X... souriant de pitié quand la salle entonne « l'Internationale », aussi réactionnaire à certaines oreilles que la « Marseillaise ». Mais on a moins ri quand l'extrémiste Mayoux, faisant le procès de la C. G. T., la dénonçait en termes virulents à la vindicte des camarades. « Les mitrailleuses contre nous ! » crie-t-on à droite. « Parfaitement ! » répond l'orateur froidement.

On voit à quel degré de nervosité, pour ne pas dire plus, le Congrès est monté par instants. Aussi l'on comprend Bidegarray flétrissant avec une âpre verve l'arrivisme des uns, la férocité sournoise des autres. On s'explique que Jouhaux, développant le même thème ou plaidant « pro domo », soit arrivé à proclamer avec Flaubert que « notre époque est celle du mufflisme et de l'ingratitude ». Mais Flaubert parlait en général, et Jouhaux pour les bons entendeurs.

Encore une fois, le succès de M. Jouhaux et des majoritaires ne nous abuse pas sur l'essentiel du débat. Les membres des Congrès sont des spécialistes de la culture révolutionnaire. Ils la veulent intensive ou extensive, forcée ou à retardement. Mais ils ne diffèrent que sur la méthode et la technique. Or, derrière eux il y a le monde du travail, qui assiste silencieux à ce déballage de récriminations, à ces heurts de personnes, à ces conflits d'ambitions et de rançunes. Il ne peut s'empêcher de trouver étrange qu'on prélude à l'organisation du bonheur universel par des anathèmes, des menaces et des violences. Et il se refuse à voir dans le chambardement général le gage d'une félicité durable. L'épreuve de la Russie lui suffit.

Le syndicalisme, que nous avons toujours défendu ici comme une force et un organisme de conciliation tant qu'il se meut sur le terrain des intérêts professionnels, vaut mieux que les aventures où on le compromet. Qu'on fasse miroiter aux yeux des ouvriers la dictature immédiate du prolétariat, ou la conquête prochaine du pouvoir économique par la dépossession violente, on ne parviendra pas à les convaincre que la tyrannie de quelques profiteurs est une solution nécessaire et suffisante à tous les problèmes du salariat.

Ce n'est pas nous qui le disons, c'est un syndicaliste dont on ne déniera pas l'autorité ni le sens des réalités : le leader américain Gompers. Aux acclamations de ses auditeurs ouvriers il s'écriait récemment :

« Ne vous servez jamais devant moi du mot : prolétariat. Cela me donne la nausée. Il n'est pas un seul vrai Américain qui doive se laisser aller à diviser la famille humaine en classes, et pour les exciter les unes contre les autres...

» Socialisme ne contient rien que malheur pour le genre humain. Il détruit l'initiative individuelle, balaie notre fierté nationale et devient finalement le jouet des autocrates. Le socialisme est la chimère des fanatiques, le sophisme des soi-disant philosophes, la niaiserie des soi-disant intellectuels. Economiquement, il est inquiétant; socialement, c'est une erreur; industriellement, c'est une impossibilité... »

Gompers aurait peut-être réconcilié tous les militants au Congrès d'Orléans en attirant sur lui leurs foudres. Il était pourtant qualifié pour donner son avis motivé. C'est ce qu'il a fait.

Paul BERTHELOT.

Les variations d'un diplomate bolcheviste

Paris, 4 octobre. — Le chef de la délégation soviétique aux négociations polono-russes de Riga, M. Adolphe Abramovitch Joffe est un grand spécialiste, puisqu'il a conclu déjà quatorze traités de paix. Mais ce diplomate a une manière qui lui est particulière de pousser jusqu'à l'extrême la souplesse du négociateur, si l'on en juge par les renseignements qu'envoie de Riga l'envoyé d'un de nos confrères.

M. Joffe a reçu là-bas des journalistes de toutes nationalités, mais lorsque ceux-ci, après avoir interviewé le chef de la délégation bolcheviste, échangèrent leurs impressions, ils s'aperçurent avec stupeur que M. Joffe leur avait dit à chacun des choses étrangement contradictoires. Aux représentants de la presse juive polonaise et américaine, M. Adolphe Abramovitch a affirmé que la grosse préoccupation des Soviets était de protéger le judaïsme à travers le monde. Aux autres, qui lui posèrent la même question, il déclara d'une manière non moins péremptoire que le nationalisme juif, la religion, les traditions et les préjugés juifs lui répugnaient tout autant que ceux des autres nations.

Recevant les représentants de la presse anglaise, M. Joffe s'est montré on ne peut plus cordial : « L'avenir de l'Europe, dit-il, dépend du resserrement des relations économiques entre la Grande-Russie et la Grande-Bretagne. Ce sera, devant l'histoire, l'immense mérite de M. Loyd George d'avoir compris cette vérité essentielle. »

Aux Américains, le spécialiste de la paix bolcheviste a tenu un autre langage : « Personne, a-t-il dit, ne saurait compter sur M. Lloyd George, dont la politique change d'un jour à l'autre au gré des événements. Dès que sur les champs de bataille la chance a cessé de nous favoriser, il nous a immédiatement tourné le dos. »

Parlant aux Allemands, M. Joffe n'a pas caché son affection profonde pour le peuple germanique, et il a esquissé, pour un proche avenir, les plans d'une étroite collaboration économique et politique entre Moscou et Berlin. Mais le même jour, répondant à une question d'un journaliste polonais, il déclare : « Je puis vous affirmer de la manière la plus solennelle que les bruits d'une alliance ou d'un accord germano-russe au moment de la marche sur Varsovie ne reposent absolument sur rien. »

Quant à la France, M. Joffe nourrit pour elle — parlant il est vrai à un journaliste français — les meilleurs sentiments : « La France, dit-il, n'a jamais été juridiquement en guerre avec nous. Certes, sur le front polonais et sur celui du général Wrangel, nos troupes ont rencontré des officiers français, des aéroplanes français, des canons français. Mais nous voulons bien fermer les yeux sur ces faits et les oublier. De la part de la France, cette politique antibolcheviste n'est que provoire et elle sera, j'en suis sûr, sans lendemain. Elle est entièrement fondée sur l'existence d'une Pologne hostile, derrière laquelle se cachent timidement les gouvernements capitalistes qui voudraient, mais n'osent pas franchement, nous combattre. Mais le jour où nous aurons conclu la paix avec la Pologne, qui est notre seul ennemi redoutable, toute aide donnée à un Wrangel ou un autre groupement antibolcheviste deviendrait tout à fait illusoire. Ce serait de l'argent jeté par la fenêtre. La France est assez raionnable pour le comprendre, et alors la paix, la paix mondiale, cette fois-ci, s'établira d'elle-même et nous pourrons songer à nouer avec Paris également des relations économiques pour le plus grand bien des deux pays. »

Les armées rouges complètement défaites

reculent de 100 à 150 kilomètres abandonnant 42,000 prisonniers et un important butin

Varsovie, 3 octobre (communiqué de l'état-major du 2 octobre). — Afin d'anéantir les débris de l'armée des Soviets, qui se retirent après la défaite subie ces derniers jours, nos détachements de poursuite ont traversé le fleuve Servez. Nous avons occupé Novo-Grodek. L'ennemi, qui la semaine dernière se trouvait devant Bialystok, Brzesc, Lipuewski, Zamosc, Lwow et projetait de reprendre l'offensive, a été repoussé de 100 à 150 kilomètres. Il a subi d'énormes pertes en tués, blessés ou prisonniers et a perdu un important matériel de guerre. Quinze divisions de Soviets ont été complètement ou partiellement détruites, et leurs débris, après avoir subi de lourdes pertes au cours des combats de ces derniers jours, ont dû battre en retraite. Les archives des 3e et 4e armées, des 21e, 25e, 57e, 41e divisions des Soviets, et celles de plusieurs brigades, régiments ou bataillons sont tombées entre nos mains.

Au cours de la dernière action, nous avons capturé 42,000 prisonniers, 160 canons, 950 mitrailleuses, 18 autos blindées, 7 trains blindés, 3 aéroplanes, 21 locomotives, 2,540 wagons, 10 autos, plusieurs parcs et un nombreux matériel de guerre, démontrant les intentions offensives de l'ennemi.

Au cours de ces combats, nos troupes ont fait preuve d'un grand héroïsme.

Varsovie, 3 octobre. — L'agence télégraphique « Express Telegraph de l'Est » donne les dernières nouvelles sur la situation sur le front polonais :

« En Podolie, l'armée ukranienne a été attaquée par les forces bolchevistes renforcées de quatre trains blindés. Les combats sont en cours.

» Dans la région de Rohaczow, la cavalerie polonaise a forcé le passage de la rivière Slucz en occupant sa rive est. Au centre et en Lithuanie, l'infanterie polonaise a occupé la ligne des anciennes tranchées allemandes à l'est de Baranowicz, où elle a pris 1,000 prisonniers ainsi que l'état-major de la 14e brigade bolcheviste. Nos divisions de montagnards ont atteint la ligne du Niemen en continuant leur marche et en poursuivant les Lithuaniens en retraite. »

Les Polonais sèment la panique dans l'armée rouge

Varsovie, 4 octobre. — Communiqué de l'état-major :

« Le groupe du Nord, après avoir brisé la résistance de l'ennemi qu'il poursuit, a atteint le Mir. A l'est de Baranowicze, nos détachements ont occupé, après une lutte acharnée, Swojatyczo et Podlesie, faisant 2,000 prisonniers, capturant 23 mitrailleuses.

» A la suite de la rapide opération de notre armée, on remarque une panique croissante et la consternation dans l'armée ennemie. La 14e brigade des Soviets, ne pouvant se retirer, s'est rendue avec son état-major sous Horodyszcze.

» Au sud du Pripet, notre cavalerie, dans une brillante attaque, a détruit la 44e division d'infanterie des Soviets; elle a fait 1,200 prisonniers, pris 6 mitrailleuses et 2 canons. »

Un armistice entre les Polonais et les Lithuaniens

Varsovie, 3 octobre. — On annonce qu'un armistice vient d'être conclu entre les Polonais et les Lithuaniens. Bien qu'aucun renseignement ne soit parvenu à ce sujet, il y a tout lieu de croire qu'une ligne de démarcation a été fixée. La commission de contrôle envoyée par le conseil de la Société des nations n'aura qu'à prendre acte à son arrivée de la conclusion de cet armistice.

Les pourparlers russo-polonais

Riga, 3 octobre. — Les négociations de paix paraissent avoir pris une tournure peu favorable à la paix, Joffe ayant posé, sur l'ordre de Trotzky, une série de conditions, que la Pologne ne peut accepter. La Russie s'oppose notamment à l'attribution de Vilna et de Grodno à son adversaire. De plus, la délégation russe exige l'institution d'un plébiscite en Galicie orientale et le rattachement à la Russie de la partie de la Volhynie qui se trouve à l'est du Bug. Cette dernière exigence a rencontré une vive opposition à Varsovie.

Un grand nombre de rouges rallient l'armée de Wrangel

Constantinople, 4 octobre. — La flotte du général Wrangel a fait une descente réussie sur Mariupol et a détruit des navires et du matériel de guerre. Il n'y a pas de doute que les troupes rouges combattent très mollement sur le front de Crimée. Beaucoup de soldats rouges désertent et s'engagent dans les armées anti-bolchevistes, après avoir tué les commissaires des Soviets.

Les opérations militaires actuelles ont amené la découverte que dans de nombreux villages situés derrière l'ancien front rouge, la population avait tranquillement mis sous clé tous les fonctionnaires et tous les partisans des Soviets, en attendant de pouvoir les livrer au général Wrangel.

Wrangel aurait pris Ekaterinoslav

Bâle, 4 octobre. — On mande de Varsovie, via Berlin, que le général Wrangel a pris la ville d'Ekaterinoslav.

L'ARBITRE DES ÉCONOMIES

M. Millerand travaille au budget

Après avoir entendu chacun des ministres, il réduit les projets de dépenses du budget de 1921, qui sont en augmentation de six milliards sur l'exercice 1920

Paris, 4 octobre. — Le budget ordinaire de 1920 atteignait 20 milliards. Or, les ministères réclament 6 milliards de plus pour 1921, dont près de la moitié pour le budget de la guerre. Avec les budgets extraordinaires, le total s'élève à plus de 50 milliards. Le sous-secrétaire des finances et ses collaborateurs s'emploient de leur mieux à réduire le formidable total, mais chaque ministère défend ses propositions avec acharnement. Quand l'accord ne peut se faire, le différend est porté devant le conseil des ministres, mais là encore on ne peut toujours arriver à une entente.

Au premier conseil que présida à l'Elysée M. Millerand, M. François-Marsal montra vigoureusement la nécessité de comprimer les propositions budgétaires, afin que le budget de 1921 ne dépassât pas sensiblement celui de 1920, sous peine d'ameuter le Parlement et les contribuables. Comme les ministres, gros dépensiers, ne voulaient pas céder, le ministre des finances proposa de prendre comme arbitre le Président de la République, M. Millerand et les ministres acceptèrent. Et depuis, chaque après-midi, le Président de la République reçoit dans son cabinet, un jour le ministre des travaux publics, flanqué de ses cinq sous-secrétaires d'Etat; le lendemain, le ministre de la marine avec ses amiraux, suivi peu après du ministre de la guerre avec ses chefs d'état-major et ses contrôleurs. A chaque séance sont présents, pour remplir leurs fonctions de ministère public du Trésor, MM. François-Marsal, ministre des finances; Emmanuel Brousse, sous-secrétaire d'Etat, et Denoix, directeur du budget et du contrôle financier. Parfois, M. Georges Leygues, président du conseil, assiste à la séance.

Le ministre des finances montre les accroissements de dépenses sollicités, l'impossibilité d'y faire face, l'obligation de les réduire. Le ministre mis en cause essaie de justifier la légitimité de ses demandes. Le Président écoute avec attention, prend des notes et se retourne vers le ministre intéressé en lui disant : 80, ou 100, ou 200 millions d'augmentation paraissent suffisants. » Et il indique rapidement ses raisons. Le ministre ainsi amputé se déclare satisfait, les défenseurs des finances sont ravis d'avoir réussi à économiser plusieurs centaines de millions, et chacun, enchanté du bon travail accompli, prend congé du Président de la République.

Une de ces séances a duré plus de trois heures. Il est vrai qu'il s'agissait du budget colossal de la guerre, et que l'augmentation demandée se chiffrait par plusieurs milliards.

M. Millerand vient de terminer ce laborieux travail de compression budgétaire. C'est la première fois, croyons-nous, qu'un Président de la République prend une part aussi personnelle et aussi active à la préparation du budget de la France.

NOS CONTES INÉDITS

LE LOT

Une dernière fois, attentivement, Pierre Maurin regarda le journal du soir et le billet de loterie qu'il tenait à la main. Il n'y avait aucune erreur; le numéro qui gagnait deux cent mille francs était bien le sien : 1,884,372, série D. Une émotion extraordinaire envahit son âme...

Le hasard lui apportait d'un seul coup la somme d'argent qu'il aurait touchée, après vingt années de labeur quotidien, comme comptable chez Laforge-Naudel (cuirs et peaux). Grâce à une chance miraculeuse, demain, s'il lui en prenait fantaisie, il deviendrait l'associé de ses patrons et connaîtrait à son tour la destinée de M. Gaston, le fondé de pouvoir, qui après avoir hérité d'une vieille tante de province, était à présent l'un des principaux commanditaires de la maison. L'idée qu'il pourrait réaliser ce rêve grisait Pierre Maurin.

Ses collègues de bureau étaient partis; seul dans la pièce où il travaillait depuis quinze ans et dont le décor lui était familier, il considéra son veston d'alpaga aux manches élimées et son chapeau de paille jauni — il datait de l'été précédent — accrochés à un porte-manteau. Par la fenêtre, il aperçut l'horizon qui depuis si longtemps bornait ses distractions, entre deux opérations d'arithmétique : les mansardes de l'immeuble voisin, les tuyaux de cheminées pareils à des I coiffés d'éteignoirs, un morceau de ciel.

Toute sa vie terne et monotone d'employé ponctuel défila devant lui. Elle ne contenait aucune douleur ni aucune joie. Il se la rappela; à trente ans, après plusieurs stages chez différents négociants, il était entré chez Laforge-Naudel. Les patrons lui avaient plu; il était resté à leur service, par routine. Ses appointements, comme ceux d'un fonctionnaire, avaient augmenté automatiquement; maintenant, à quarante-cinq ans, il gagnait dix mille francs. Célibataire, il eût mené une existence à peu près aisée si marié, il évitait juste la gêne, à cause de la coquetterie et des goûts luxueux de sa femme. Il avait épousé une jeune modiste qui s'était empressée de quitter son atelier dès qu'elle était devenue Mme Maurin, et dont la frivolité ne songeait qu'aux théâtres, aux bals et aux toilettes neuves.

Pierre Maurin avait d'abord essayé de lutter contre ce défaut; vaincu, las de discussions continuelles, il s'était résigné à les supporter. Une fois pourtant, il avait pensé au divorce; il y avait renoncé après s'être regardé dans une glace : maigre, chauve, avec une figure triste autour de laquelle une barbe roussâtre poussait de travers, par touffes inégales, il n'était pas beau; il avait en outre l'horreur du changement. Il avait gardé sa modiste et accepté les railleries qu'elle lui prodiguait sur sa situation. Elle était brillante, en vérité ! Employé à son âge ! Ah ! s'il avait été intelligent, il aurait emprunté les capitaux nécessaires pour acheter un commerce, un restaurant, un hôtel meublé. Ils se seraient établis. Ils auraient fait de bonnes affaires et réussi, comme tant d'autres dont elle citait les noms. Ils auraient eu une automobile, une villa au bord de la mer, des domestiques. Elle ne se serait pas contentée d'une femme de ménage, comme il l'y obligeait. Seulement voilà, il était trop bête, trop timoré, trop avare...

Pierre Maurin ne répondait plus rien; il prenait son chapeau et repartait à son bureau. Là, au moins, il était sûr d'avoir la paix; c'était son refuge. Il y retrouvait ses vrais amis, Mariotte, dont la verve intarissable d'ancien commis-voyageur l'amusait; Fauvel et ses histoires de courses, le vieux père Jean, le garçon de bureau, qui, en échange d'une cigarette, racontait toute sa campagne de Chine, et la petite dactylographe, Mlle Lucie, avec ses éternelles lamentations sur le prix des bas de soie. Au milieu de ces quatre personnes, il se sentait en famille.

Deux cent mille francs. Pierre Maurin se représenta l'émoi de Mariotte, de Fauvel, du père Jean et de Mlle Lucie, s'il leur apprenait demain. Personne ne savait qu'il avait un billet; personne, pas même sa femme. Secrètement, il avait prélevé la somme nécessaire à son achat sur une gratification dont il n'avait pas avoué le montant exact. Il était seul au courant de son secret. Il sourit d'un air malicieux et décida de contrôler tout de suite, avant de rentrer chez lui, l'exactitude de son aubaine. Au comité de la loterie, on lui confirma la chance qui le rendait riche.

Un crépuscule tiède et bleu descendait sur Paris. Dans un mouvement incessant de flux et de reflux le flot des promeneurs roulait sur les boulevards; les terrasses des cafés étalaient leurs consommateurs. A travers la foule indifférente à qui l'envie naïve lui venait de crier : « Vous ne vous doutez donc pas de ma joie ? Je viens de gagner deux cent mille francs ! » Pierre Maurin se dirigeait vers son domicile.

Une satisfaction intime qu'il n'avait pas encore éprouvée le grisait; jamais le trajet qu'il faisait quatre fois à pied chaque jour ne lui avait paru aussi agréable; jamais il n'avait ressenti une allégresse pareille. Curieux, il s'arrêtait devant les bijouteries dont les lampes commençaient à s'allumer. Il se détourna, après le passage de plusieurs jolies femmes. Il les eût suivies, s'il n'avait pas été marié...

De nouveau, en réfléchissant à l'obstacle que les rêves de sa femme, différents des siens, opposeraient à la réalisation de ses projets, il s'alarma. Les discussions allaient recommencer, à propos du restaurant, de l'hôtel meublé, des domestiques. Il devina toutes les combinaisons financières qui lui seraient conseillées et dont aucune ne lui plaisait. Econome et sans grande ambition, rivé à une chaîne dont il traînait philosophiquement le poids, il s'effrayait des risques qu'il courrait en abandonnant un emploi sûr pour une situation aléatoire. Restaurant... patron d'hôtel... Il ne connaissait rien à ces professions.

Pourquoi lâcherait-il la proie pour l'ombre ? Une villa au bord de la mer... L'achat en coûterait cher, et il s'était bien contenté jusqu'à présent d'un petit appartement suffisamment confortable. Des domestiques... quand sa femme ne réussissait même pas à s'entendre avec l'unique ménagère qui était à son service. Et puis... surtout... que deviendrait-il, lui, loin de Mariotte, de Fauvel et du père Jean. Avec qui causerait-il politique ? A qui confierait-il ses peines ? Les conversations quotidiennes, dans son ménage, se limitaient au récit des achats de Mme Maurin, qu'il s'agit d'un chapeau, d'une robe ou d'une « occasion » dont elle avait profité.

Annoncer à sa femme cette histoire du billet et ce gain de deux cent mille francs, c'était bouleverser toute une existence minutieusement réglée et s'exposer à voir rapidement s'émietter et disparaître la petite fortune que le hasard lui donnait. « Pas de ça, Lisette ! » conclut Pierre Maurin qui usait volontiers de formules héréditaires. « Puisqu' « Elle » ne sait rien, je ne lui dirai rien. Je verserai cette somme, par apports successifs, à mes patrons. Elle fructifiera dans leurs affaires; placement sûr, de père de famille. J'en toucherai les intérêts à la fin de chaque mois et j'expliquerai à Mme Maurin qu'on a doublé mes appointements. Elle s'empressera d'en dépenser les deux tiers en fanfreluches parfaitement inutiles, j'en suis convaincu, mais de cette manière j'aurai la paix... et je ne prélèverai pas un sou sur un capital qui nous servira plus tard. »

Ravi de sa décision, Pierre Maurin se hâta vers sa demeure. Il était près de huit heures; il n'avait pas accoutumé de rentrer tard. Il s'attendait à des reproches, d'un ton aigre. Il fut étonné d'apercevoir sur le seuil de sa porte, sa femme, vêtue d'un peignoir neuf, à dessins japonais. Joyeuse, elle courut à sa rencontre et se jeta dans ses bras en s'écriant : « Chéri ! Mon chéri ! » Une vague inquiétude s'empara du comptable. Elle grandit lorsqu'il entrevit sur la table de la salle à manger des gerbes, des gâteaux, du champagne.

— Qu'y a-t-il donc ? eut-il le courage de demander. Mme Maurin l'attira vers elle et entre une série de baisers, murmura câline :

— Cachottier, va... Pourquoi fais-tu l'ignorant ? En regardant un soir, pendant que tu dormais, ce que contenait ton portefeuille, j'ai découvert ton billet de loterie. J'ai compris la surprise que tu me réservais et je ne t'ai rien dit. Je ne pensais pas que nous gagnerions. J'ai vu tout à l'heure le journal. Deux cent mille francs ! Nous sommes riches !... Plus de bureau !... J'ai immédiatement téléphoné pour qu'on nous indique les commerces à vendre, les villas à acheter, et pour qu'on nous envoie deux bonnes. N'est-ce pas que j'ai bien fait, mon amour ? Si tu savais comme je suis heureuse ! Mais toi... on jurerait... tu n'as pas l'air content ?...

Pierre Maurin n'avait pas prononcé une parole. Muet, il regardait sa femme, sa table fleurie. Il songeait à l'écroulement de ses projets personnels. Maintenant, c'était fini... il n'y avait plus qu'à se résigner. Il affecta de sourire, malgré son rictus, et balbutia d'une voix désolée :

— Moi ? Pas content ? Mais si... tu vois... mais si...

René GIRARDET.

REVUE DE LA PRESSE

Le vote du Congrès d'Orléans

Le vote par lequel le Congrès de la C. G. T. a refusé de se soumettre à la tyrannie bolcheviste est encore commenté :

« On ne saurait exagérer, dit l'**Homme libre**, la véritable portée du vote d'Orléans, par lequel beaucoup plus des deux tiers des Syndicats, et, parmi ceux-ci, les plus importants, ont nettement indiqué leur volonté d'indépendance à l'égard de l'extrémisme tartare et leur ferme résolution de conserver pour eux la direction de leurs affaires. »

Dans l'**Œuvre**, M. de Jouvenel félicite également les congressistes de leur manifestation d'indépendance :

« Les dirigeants de la C. G. T. rendent, comme tous les gens de bonne foi, hommage à l'œuvre de Karl Marx. Ils sont d'avis que ce philosophe a vraiment formulé, aux abords de 1848, quelques lois économiques neuves; mais ils n'en concluent pas que ces lois-là doivent plus que d'autres fixer les règles éternelles du progrès dans le monde. De même, ils sont tout disposés à rendre hommage à « l'effort de libération » — c'est le terme consacré — que fit la Russie en octobre 1917. Mais de là à conclure que Lenine a tracé pour jamais, en octobre 1917, le cadre de la cité idéale, ils estiment qu'il y a très loin. Et à ceux qui parlent de penser comme Marx ou comme Lenine, Jouhaux répond, non sans un assez bel orgueil : « Si nous pensions nous-mêmes ? »

Quant au parti socialiste, ce n'est pas sans récriminer qu'il enregistre la défaite des extrémistes, et M. Amédée Dunois exhale ainsi sa mauvaise humeur dans l'**Humanité** :

« Tandis que jusqu'à la guerre, la C. G. T. tirait à gauche, le parti se tenait plus volontiers à droite. La guerre a renversé les rôles. C'est la C. G. T. qui est maintenant réformiste, tandis que le parti est devenu révolutionnaire. Ce sont là des faits. La conséquence, c'est que Frossard, à Orléans, a marché dans les rangs de la minorité confédérale, et cela est un signe des temps. C'est notre droit de socialistes et de révolutionnaires de professer sur les méthodes et sur les actes de la majorité confédérale des opinions qui ne sont pas conformes à celles de cette majorité. Notre socialisme ne saurait s'incliner aveuglément devant tout ce qui se fait comme devant tout ce qui se dit rue de la Grange-aux-Belles. »

Cependant le modérantisme de la C. G. T. ne rassure pas M. Buré, qui écrit dans l'**Eclair** :

« La C. G. T., fort heureusement, n'a plus guère de pouvoir actuellement, et nous nous rirons de ses menaces tant que le gouvernement la tiendra en respect. Mais les confusionnistes s'attirent : M. Jouhaux, qui, hélas ! faillit être ministre, est l'espoir du « bloc de gauche ». La est le péril qu'il appartient à nos amis du « bloc national » de dénoncer et de prévenir. Le pays doit être averti par leurs soins qu'il n'est point de Lenine sans Kerensky, et que qui veut la paix entre les classes et entre les nations ne doit pas seulement se méfier des « pacifistes » et des socialistes internationalistes, mais aussi des fourriers qu'ils ont recrutés dans le parti radical-socialiste. »

Les mauvais riches

A la conférence de Bruxelles un délégué italien, M. Quartieri, a dénoncé « la tendance » de quelques nations mieux dotées à améliorer leur budget en surélevant les prix, surtout ceux du charbon et des céréales à destination de l'étranger, et M. Jacques Bainville (l'**Action française**) le félicite d'avoir, avec cette rude franchise, osé dire la vérité :

« Grâce à son charbon, grâce à son quasi-monopole maritime, la Grande-Bretagne a les moyens d'amortir sa dette de guerre aussi facilement, aussi rapidement qu'elle avait éteint au siècle dernier celle que lui avait léguée sa lutte de vingt ans contre la France révolutionnaire et napoléonienne. La Grande-Bretagne va-t-elle renoncer à cette liquidation qu'elle donne précisément en exemple à ceux qui ne règlent pas les prix du fret et du charbon ? Il n'y a aucune apparence. L'avantage de la question brutalement posée par M. Quartieri, c'est d'établir que le « relèvement économique de l'Europe » est un prétexte, et que pour ce relèvement général les Etats qui ont l'espoir de rétablir l'équilibre de leur budget ne sont disposés à aucun sacrifice réel, puisqu'ils ne rendront leurs finances à la prospérité qu'en tirant de leurs ressources nationales le meilleur parti possible. Ainsi les deux points essentiels du programme de Bruxelles : relèvement européen, assainissement des finances particulières, sont contradictoires. Les uns s'enrichissent aux dépens des autres. La concurrence reste la loi. »

Le maréchal Joffre petit bourgeois de Paris

Dans une brasserie-restaurant voisine de la Porte-Saint-Denis, confortable mais sans faste, fréquentée par les bourgeois du quartier, gens paisibles, on peut voir chaque jour, parmi les habitués, révélé le **Journal**, un vieillard de belle prestance, au visage doux, barré d'une moustache très blanche :

« On lui réserve à chaque repas une table au premier étage, près d'une fenêtre, et si d'aventure quelque consommateur de passage veut occuper cette place, on l'arrête d'une courte phrase : « Pas ici, Monsieur, c'est la » table du maréchal Joffre. » Car le vieillard si doux n'est autre que le vainqueur de la Marne. Pendant la villégiature de Mme Joffre, il a fait sien ce restaurant situé loin des quartiers élégants, et dont il aime la tranquillité. Il est rare qu'un jour se passe sans qu'il y vienne. Alexandre, qui le sert régulièrement, connaît ses habitudes; il sait que le maréchal ne boit ni vin, ni café, ni liqueurs; qu'il mange copieusement, lentement, et que la viande la plus succulente ne le ferait pas se départir du régime végétarien qu'il s'impose le soir. Il sait aussi que le maréchal lit trois journaux. Il sait encore que Joffre est heureux lorsque personne ne paraît s'apercevoir de sa présence et qu'il peut prendre son repas tranquillement, en « petit bourgeois de Paris. »

Après le Congrès d'Orléans

Les minoritaires organisent un comité d'action

Orléans, 3 octobre. — Après le Congrès confédéral, les délégués minoritaires se sont réunis dans une salle de la rue Eugène-Dignat. Ils ont organisé un comité d'action syndicaliste révolutionnaire et décidé d'adhérer à l'Internationale syndicale de Moscou, sans toutefois rien abdiquer de l'autonomie du mouvement syndical français.

On a travaillé 10 et 11 heures par jour dans le Nord

Lille, 4 octobre. — A la suite d'une entente entre patrons et ouvriers, et conformément à une certaine latitude accordée aux régions dévastées, les heures de travail dans le bâtiment ont été fixées comme suit :

Huit heures pendant les mois de novembre, décembre, janvier, février; neuf heures pendant les autres mois. Actuellement on travaille donc neuf heures. La longueur du jour ne permet d'ailleurs pas de faire plus; mais dans les mois d'été, toujours à la suite d'accords, on travaillait dix et même onze heures.

Les statues passent, le bronze reste

Metz, 4 octobre. — Le bronze provenant des statues des empereurs allemands qui avaient été renversées par la population au lendemain de l'armistice, a été vendu par la municipalité de Metz moyennant 26,000 fr. Le Conseil municipal a décidé d'attribuer 75 pour cent de cette somme au monument du « Poilu » qui sera érigé sur l'esplanade à la place de Guillaume Ier, et 25 pour cent au monument de Déroulède, qui doit remplacer celui de Frédéric II sur la place du Roi-Georges.

La nomination de l'archevêque de Paris

Elle est officielle à Rome

Rome, 4 octobre. — La note relative à la nomination du cardinal Dubois comme archevêque de Paris a été publiée par l' « Osservatore Romano », daté du 1er octobre, paru jeudi soir, et dans la partie réservée aux informations officielles du Vatican.

EN IRLANDE

Les attentats

Dublin, 4 octobre. — Pendant que des soldats étaient occupés à arrêter des automobiles pour procéder à la vérification des permis de leurs occupants à Drumcondra, près de Dublin, ils essuyèrent des coups de feu. Deux d'entre eux furent blessés.

Le gouvernement dément vouloir user de représailles

Dublin, 4 octobre. — Le secrétaire d'Etat pour l'Irlande dément formellement les assertions de M. Griffith, président du sinn-fein, qui prétendait que le gouvernement anglais préparait des représailles, ainsi que l'assassinat de plusieurs leaders républicains, dont M. Griffith.

EN ESPAGNE

La situation ouvrière s'aggrave et provoque des désordres

Madrid, 4 octobre. — A La Corogne, deux bombes ont éclaté, causant des dégâts importants à deux magasins.

A Madrid, la nuit dernière, dans les environs du marché, huit bombes ont éclaté. On ne signale pas de victime. Deux arrestations ont été opérées.

A Mataro, province de Barcelone, des inconnus ont tué de plusieurs coups de feu le propriétaire d'une fabrique de fil.

A Bilbao, au moment où ils sortaient de leur travail, des ouvriers furent l'objet d'une fusillade qui dura une heure. Plus de six cents coups de feu ont été tirés. Un officier et six ouvriers ont été blessés.

A Saragosse, une grève s'est déclanchée à la suite de l'arrestation de six chefs syndicalistes.

Les relations franco-allemandes

Dans les prochaines négociations commerciales, nos anciens ennemis devront donner la preuve qu'ils tiennent à exécuter loyalement le traité de Versailles

Paris, 3 octobre. — Les journaux de ce soir commentent en ces termes le premier entretien qui a eu lieu samedi entre M. Mayer, ambassadeur d'Allemagne, et M. Georges Leygues, président du conseil.

Le « Temps » dit :

« En ce qui concerne notre gouvernement, il est certain qu'il est tout disposé à envisager les relations avec l'Allemagne dans un véritable esprit de paix, dès l'instant où les Allemands sont décidés à exécuter loyalement le traité de Versailles; mais pour que les relations entre les deux pays puissent donner des résultats appréciables, il importe que l'on assainisse l'atmosphère politique à Berlin et que l'on tienne compte des réalités dans l'appréciation de la situation. Il serait heureux à cet égard que l'on mît un terme, de l'autre côté du Rhin, à la campagne d'excitations haineuses qu'une certaine presse allemande poursuit systématiquement contre la France et qui tend à fausser l'opinion allemande pour tout ce qui concerne les relations avec la France et les manifestations les plus simples et les plus logiques de la politique française. C'est surtout de l'Allemagne qu'il dépend que les relations des deux pays prennent le caractère que leur souhaite le docteur Mayer. Dans cet ordre d'idées, la bonne volonté de la France ne sera jamais trouvée en défaut si la loyale exécution du traité de paix demeure la base solide sur laquelle on entend développer les relations franco-allemandes. »

De la « Liberté » :

« Aux indications données par les journaux du matin sur la conversation qui a eu lieu hier au ministère des affaires étrangères entre M. Georges Leygues, président du conseil, et M. Mayer, ambassadeur d'Allemagne, nous pouvons ajouter ce qui suit : Le président du conseil a indiqué à son interlocuteur qu'il était disposé à dissiper les malentendus qui persistent entre la France et l'Allemagne; mais il doit être bien entendu que ce ne peut être que sur la base de l'exécution stricte du traité de Versailles.

» Toutes les questions pendantes seront examinées par lui avec bienveillance et d

LA VIE SPORTIVE

Le Film Sportif

LES TROIS-QUARTS EN FORME DES AVANTS QUI SOMNOLENT

Ce fut dimanche, sur tous les grounds de rugby, la grande réouverture, sous les dernières caresses d'un soleil qui s'attarde pour voir évoluer sans doute les joueurs aux qualités tant vantées. Le Sud-Ouest retint sous son beau ciel et ses meilleurs joueurs et les Américains en train de boucler victorieusement la boucle des frontières françaises. Quelques super-as sont déjà en pleine forme. Les autres, les plus sages, se réservent, car la saison sera longue et dure, et ils savent, pour en avoir fait plusieurs fois l'expérience, qu'il est particulièrement difficile de rester huit mois en bonne condition athlétique. Allez, après cela, chercher de l'homogénéité dans des teams qui comprennent quelques joueurs dimanche prêts et d'autres encore tout bourrelés de la graisse estivale.

Au Racing, la ligne de trois-quarts piaffe d'impatience. Le feu jaillit sous les pas des dins pur-sang. Mais, à côté, la ligne d'avants, encore un peu grasse, somnole en attendant les journées plus fraîches. Les bleu ciel et blanc éprouvèrent quelque difficulté, dimanche, à percer les lignes asefistes en première mi-temps. Du pivot partait de l'attaque ratingmann, il manquait au début deux des trois exécutants : de Laborderie remplaçait Bousquet sans le faire oublier, et le jeune Bayonnais Lamessas s'était dévoué de façon à ménager le Lourdais Bordes, trop en forme. Aussi, les attaques partaient mal, lorsque les asefistes ne les crevaient pas dans l'œuf. Une seule, très correcte, permit à André d'allonger ses immenses cornes, de bousculer quelques défenseurs des buts de l'A. S. F., et d'aller déposer la balle, après une fort belle course, entre les deux poteaux. Mais Bordes trouvait en deuxième mi-temps, et comme le Toulousain l'Feychenné talonnait, en remplacement de Dedieu, peu familiarisé avec ce travail, la balle venait très souvent dans les mains du petit Pyrénéen Dupont, formé au dernier par Huberi dans le Club qu'il combattait maintenant. Et, ce jour-là, Bordes fut de toutes les attaques, qu'il conduisit très loin, dans un style incomparable.

En avants, on constata, au travers du manège de forme actuel, les mêmes défauts que dans le pack de la saison dernière. Mêlées mal équilibrées, attaques trop empreintes de moiteesse et conduites en ordre dispersé, manque complet d'homogénéité, plaquages défectueux. Seuls, de Jouvenel et Berrou suivirent. Seul, Huard tenta de dribbler. Les autres paraissaient être là pour fournir la figuration d'une pièce montée pour trois ou quatre étoiles. Ils suivirent de loin et jouèrent au spectateur. Le joyeux Peltier d'Oisy fut celui qui utilisa le mieux son après-midi. Rentré la veille de Constantinople pour participer au meeting d'aviation de Buc, il expulsa par tous ses « pores » les mauvaises boissons ingurgitées au cours de ses randonnées en Orient. Quant Les rouge et bleu sont actifs et piaquent comme tort peut-être ils savent le faire. Jeu négatif, direz-vous ? C'est entendu. Mais en face d'un team supérieur, il faut bloquer tout d'abord pour contre-attaquer ensuite. Et avec un leader en lignes arrières, un Hubert par exemple, repaissant en trois-quarts, les asefistes peuvent inquiéter les meilleurs.

Gaston-BENAC.

OU EST LA RAFALE D'ANTAN !

Le S. C. U. F. veut absolument en finir avec la légende qui représentait depuis des années son équipe première comme un ramassis d'échappés de Charenton courant après un ballon. La rafale de la légende paraît morte, et bien morte. Et l'on peut voir chez les noir et blanc des trois-quarts jouant la passe et l'émaillant de toutes sortes de fioritures bien conques et rapidement exécutées. Les scufistes seraient-ils des artistes méconnus ? Il est vrai qu'un sang nouveau a été infusé à cette équipe, qui paraissait être précédemment un ramassis de vieilles gloires, à la conservation duquel veillaient quelques dirigeants médusés par le prestige du nom. Le S. C. U. F., qui possède quelque huit ou dix équipes, avait chez lui des éléments suffisants; il fallait seulement regarder autour de soi quelques secondes. Et ainsi furent découverts un excellent ailier, Alande, vite, adroit, partant bien, crochetant superbement; un arrière, Lafargue, de très bonne classe; un très suffisant demi de mêlée, un talonneur. Les vieux seront rares cette année, dans l'équipe du S. C. U. F. En lignes arrières, le Biarrot Duffourc donnera des directives qui seront suivies, et en avants le trio Eluère-Duvergier-Besset conduira la barque.

DE LYON A ROUEN ET A NANTES

Les Postiers se laissèrent mettre gentiment en boîte, tandis que tout là-haut, dans le parc de la Faisanderie couvert de feuilles d'or, le Stade ne pouvait parvenir à triompher du Rouen, qui fut l'an dernier son grand rival en deuxième série. Les deux rescapés semblent voués au match nul. Mais si Ferré essaie des hommes, le Montalbanais Coulonges, qui a pris en main la direction du team cher aux habitués du boulevard Saint-Michel, cache ses batteries. Il tient en réserve quelques solides 420 en avants, et deux zèbres de grande vitesse pour ses lignes arrières. La Générale s'en fut clancer des succès à Roubaix. Rouen, dans que l'Olympique, mixte il est vrai, ne parvenait pas à battre le vieux Football-Club que l'ancien Mauriat commande avec une autorité et une maîtrise qui ne peuvent être contestées.

A Nantes, les Périgourdins réussirent un match nul très honorable, si l'on songe que le team cher à Pascal Laporte a eu raison du Sport Athlétique Bordelais et a bien tenu le coup contre le formidable Racing. Le fils de Magnanou, de Roger William lui-même, fit des débuts très remarqués dans l'équipe première périgourdine. Tel père, tel fils.

Et tous les rugbymen de France et de Navarre se préparent aux fortes émotions de la semaine prochaine. Tout d'abord, ils vont assister, spectateurs amusés, à l'assaut que les ultra-conservateurs de l'U. S. F. S. A. vont livrer au projet de Confédération athlétique et de Fédération par sports. Ensuite, passant aux réalisations, ils devront édifier de toutes pièces l'œuvre nouvelle, construire du solide et du durable. Entre temps, ils assisteront au premier grand match international de la saison, avec le secret espoir qu'enfin le team américain sera battu par nos meilleurs rugbymen, et ce malgré le manque d'entraînement de nos nationaux.

Gaston-BENAC.

FOOTBALL RUGBY

MATCH INTERNATIONAL

La Californie bat le Sud-Ouest par 6 points (2 essais) à 3 points (1 essai)

Jusqu'à présent, nous tenions les Américains pour de grands athlètes voués plus spécialement au base-ball pour lequel ils ont un véritable culte et à un football de neurtrier, qu'il semble avoir été inventé tout exprès par les chirurgiens et les orthopédistes.

Mais voici qu'ils tiennent en 1920 à se produire dans notre rugby, et c'est à quinze gaillards hauts, lourds et massifs qu'ils ont confié le soin de démontrer que, si les Etats-Unis se mettaient une bonne fois à la pratique du ballon ovale, ils pourraient y jouer rapidement un rôle prépondérant.

L'attrait de cette nouveauté sportive, la tiédeur d'une belle après-midi d'automne et le virus du football suffisent à justifier la présence de 10,000 spectateurs sur le terrain du Stade Bordelais, et le public fait pour un début de saison d'une recette de 24,000 fr.

Les Californiens remportèrent aujourd'hui leur quatrième victoire consécutive, mais ce fut une de ces victoires dont il serait ridicule de tirer vanité.

En effet, on peut avancer hardiment que l'équipe de sélection dont nous donnâmes la composition lundi dernier, se présentant sans retouche sur le terrain du Bouscat, aurait triomphé nettement des visiteurs.

Je pense exprimer là l'opinion de la majorité des spectateurs de ce match.

Quand on vit s'avancer sur la pelouse des quinze puissants athlètes, à côté duquel les nôtres faisaient figure d'enfants, il n'y eut de doute pour personne : démantelée par le travail combiné du poids et du souffle, notre équipe allait s'effrondrer en fin de partie.

On avait compté sans l'énergie de nos avants; en quoi on eût tort. Ils ont été admirables, ces avants. Ecrasés en mêlée, balayés comme des fétus de paille en touche, à court de souffle, ils trouvèrent en eux-mêmes les ressources de volonté qui font les athlètes et qui valent aujourd'hui aux représentants du Sud-Ouest, d'avoir fait plus honorable figure devant les Californiens que la sélection parisienne, la sélection du Sud-Est et le Stade Toulousain.

Cette performance est d'autant plus méritoire que notre équipe, remaniée profondément déjà, avait du être rapiécée encore, en dernière heure.

La tactique française consista à tenir en respect le lourd pack américain, à gagner du terrain par des coups de pied en touche et à ne mener l'offensive par les trois-quarts que dans le camp adverse.

De bout en bout, ce programme a été suivi et il a pu l'être précisément, parce que nos avants se maintinrent constamment à la hauteur de leur tâche, en dépit de quelques courtes défaillances.

Il a d'ailleurs failli amener, sinon la victoire, du moins le match nul, tant nos lignes arrières se montrèrent menaçantes à plusieurs reprises, manquant même l'essai d'un souffle, d'un rien.

Les Américains, eux, essayèrent d'abord d'imposer le jeu de leurs avants en faisant parler haut le poids et la vigueur musculaire.

Devant l'attitude énergique des nôtres et leur insuccès relatif, ils se décidèrent, eux aussi, à monter à l'assaut avec leurs trois-quarts et même, en fin de match, à les faire donner à fond.

On a dit après leurs matches antérieurs que les Californiens ne disposent que de tactiques élémentaires. Ce jugement a reçu sa pleine confirmation aujourd'hui. Ils n'ont exécuté une jolie attaque des trois-quarts, au cours de laquelle le centre gauche vint doubler son ailier, tout le bagage par eux déballé tient dans le dédoublement par l'aile dans l'offensive des lignes arrières, et dans l'obstruction, rush sauvage, plaquage régulier ou non, et poursuite inlassable du ballon, dans le travail des avants Mais avant tout, la force doit suppléer au manque de science.

Cet explique, dans une certaine mesure, comment l'équipe française plus légère de quelque quatre ou cinq cents livres, tint en échec les Américains dont la puissance et le souffle parvenaient à peine à la moyenne, n'aurait du en faire qu'une bouchée.

J'ai dit la remarquable tenue de nos défenseurs. Ils sont tous à féliciter, mais je ne crois pas qu'on criera à l'injustice si je signale plus spécialement la splendide exhibition de Fauthoux, actuellement dans une forme remarquable et digne, à mon avis, de soutenir sans dommage, la comparaison avec Bordes; l'arrière américain et lui ont eu les honneurs de la journée.

Comment ils ont joué

Si les colosses de la ligne d'avants californienne ont eu l'avantage sur le pack du Sud-Ouest, cet avantage n'a jamais donné l'impression d'être suffisant pour leur permettre d'enviager une nette victoire.

Pas plus par leur taille, les Yankees, maîtres incontestés en touche; en mêlée, leur formation deux-trois-deux leur permit simplement de faire jeu égal et par leur masse de faire reculer en l'enfoncant la mêlée française chaque fois qu'ils étaient battus au talonnage.

Pas de dribbling, ignorance complète de la mêlée fermée, combinaisons rudimentaires en touche où la force est reine, regroupement rapide sur les tenus, mauvaise mêlée, défense faiche et souvent irrégulière, quand elle consiste en un plaquage qui ne vise pas le porteur de la balle, mais le ballon, tel est le bilan de la partie.

Et pourtant, les Yankees ont montré de toute la ligne mêlée, un souffle et un souffle de toute épreuve, ils sont à peu près les caractéristiques de ces athlétiques avants au fusées énergiques et aux cuisses sèches.

Autour de la mêlée, on trouve un « winger » actif et peu scrupuleux comme tout winger qui se respecte, deux demi-ouvertures rapides et bien placés sur leur rôle et un demi-arrière trois-quarts splendidement découpés, dont un ailier très rapide et le centre gauche perçant, adroit et d'une défense impeccable.

Cette ligne, qui se recommande par sa force de pénétration et son adresse, n'emploie ni le coup de pied de réplacement ni le coup de pied à suivre, simplement le dédoublement.

L'arrière, de tout premier ordre, se sert indifféremment des deux pieds; il n'a pas manqué une seule fois la réception du ballon, non plus que la touche.

Du côté français, les avants, lourdement handicapés sous le rapport du poids, de la taille, de la puissance et du souffle, se sont brillamment comportés. Ils ont droit, en bloc, à tous nos compliments pour avoir duré jusqu'au bout et permis ainsi un score honorable pour nos couleurs.

En demis, la paire Magret-Martin tint beaucoup mieux qu'elle ne promettait.

Le coup de bras de Magret en touche longue rivalisa avec celui de son adversaire, qui lance la balle comme une pierre; Martin fit, à l'ouverture, des débuts satisfaisants, rendus difficiles par l'obstruction systématique du winger et d'un cinq-huitième; il lui reste encore à assurer la direction de ses coups de pied en touche.

En trois-quarts, l'aile Fauthoux-Pardo a été supérieure; Fauthoux fit des trouées dans un style merveilleux et se montra sur le terrain le meilleur joueur d'offensive. On lui doit l'essai du Sud-Ouest, Pardo, pénétrant et déterminé, excellent crocheteur, fera un ailier de grande classe. L'autre aile se montra moins bonne en attaque. Germain fit avorter, par une passe tardive, un essai presque fait et Gay manqua de confiance en une circonstance pourtant semblable. Par contre, leur défense fut impeccable. Cabo a fait une excellente impression malgré la faiblesse de ses dégagements. En fin de partie, il arrêta net devant ses poteaux le gigantesque centre droit qui allait à l'essai sur sa lancée.

Henry HOURSIANGOU.

Comme pour tous les grands matches, les équipements et ballon « MAORI » ont été fournis par la MAISON WILLIAMS et Co de Paris. Succursale 39, rue Ste-Catherine, BORDEAUX.

MATCHES AMICAUX

LE BOUSCAT. — **Stade hendayais bat Section burdigalienne par 4 points (2 essais 1 but) à 3 points (1 but sur coup franc).**

BEGLES. — **A. S. Bayonnaise bat C. A. Béglais par 11 points à 9.**

SAINT-MANDE. — **U. S. Testerine (1) et A. S. du Midi (2) font match nul (3 points à 3).**

PARIS. — **Le Racing bat l'A. S. F. par 16 points à 6.**

PARIS. — **S. C. U. F. bat A. S. P. T. T. par 37 points à 3.**

BIARRITZ. — **Biarritz-Olympique bat S. A. bordelais par 8 points à 6.**

TARBES. — **Stadoceste Tarbais bat Stade Saint-Gaudinois par 6 points (2 essais) à 5 points (1 essai, 1 but).**

LOURDES. — **F. C. Lourdais bat Bouéou-Stade par 9 points (3 essais) à 6 points (1 essai).**

TOULOUSE. — **Stade Toulousain bat Football Club Gloronais par 33 points à zéro.**

PAU. — **Aviron Bayonnais bat Section Paloise par 11 points (3 essais, 1 but) à zéro.**

POITIERS. — **Stade Poitevin et A. S. Midi font match nul (zéro à zéro).**

DAX. — **Union Sportive Perpignanaise bat Union Sportive Dacquoise par 14 points (4 essais, 1 but) à 7 points (1 essai, 1 but sur coup franc).**

MONTAUBAN. — **Union Sportive Montalbanaise (1) bat Compound-Olympique Périgourdin (1) par 16 points (4 essais, 2 buts) à 5 points (1 essai, 1 but).**

— Union Sportive Montalbanaise (2) et Avenir Moissagais (1) font match nul; rien de marqué.

BERGERAC. — **Union sportive Bergeracoise (1) bat Association Sportive des P.T.T. par 3 points (1 essai) à zéro.**

ROYAN. — **Royan bat Bordeaux-Athlétic P. O. par 23 points à 3.**

SAINT-GAUDENS. — Stade Saint-Gaudinois (2) et Stadoceste Tarbais font match nul, 3 à 3.

PERPIGNAN. — Castro Olympique bat Union Sportive Perpignanaise (réserves) par 5 points (2 essais) à zéro.

MARMANDE. — Union Sportive Marmandaise (1) bat U.S. Bergeracoise (2) par 21 points (7 essais) à zéro.

AUCH. — Football-Club Auscitain bat Cheminots de Toulouse par 24 points à zéro.

COGNAC. — Union Sportive Cognacaise (1) bat Union Sportive Saintaise par 24 points (3 essais), à zéro.

NERAC. — Union Sportive Lavardac (2) bat Sporting-Club Néracais (2) par 11 points à 6.

ARCACHON. — Wonderland Arcachonnais bat Rugby-Club Bordelais par 6 points à 3.

NANTES. — C. A. Périgourdin et Stade Nantais font match nul, 6 points à 6 (2 essais à 2 essais).

MONT-DE-MARSAN. — U. S. dacquoise (2) bat Stade montois (1) par 3 points (1 essai : Péducasse) à zéro.

LA TESTE. — A. S. du Midi de Bordeaux (3) et U. S. testerine (3) font match nul, 3 points à 3.

CADILLAC. — Caudéranaise (1) bat U. A. Cadillaccaise (3) par 3 points à zéro.

U. A. Cadillacaise (1) bat U.S. Bazadaise (1) par 20 points (11 essais, 3 buts) à zéro.

PERPIGNAN. — Castres-Olympique (1) bat Union Sportive Perpignanaise (R) par 6 points (2 essais) à 0.

FOIX. — Lions Verts Saint-Girons bat Foix par 3 à 0.

BAGNERES-DE-BIGORRE. — Gallia Club Tarbais bat Stade Bagnérais par 3 points à 0.

NIORT. — Stade Rochelais (2) bat Stade Niortais (2) par 16 points (4 essais, 1 drop-goal) à 6.

BRIVE. — C. C. A. Briviste (2) bat Union Sportive Vézérienne (1) par 31 points à 0.

LIMOGES. — Section Athlétique de Limoges bat pSorting-Union Agenais par 5 points (1 essai, 1 but) à 3 points (1 essai).

SAINT-JUNIEN. — Union Sportive de Saint-Junien (2) bat Union Sportive Nexon (1) par 6 points (2 essais) à 5 points (1 essai transformé).

LA REOLE. — Stade Langonnais bat Sporting-Club Réolais par 5 points (2 buts) à 0.

LA ROCHELLE. — Stade Rochelais (1) bat Stade Niortais (R) par 7 points (1 essai, 1 drop-goal) à 5 points (2 essais).

LIBOURNE. — Union Athlétique Libournaise (2) et Equipe Militaire Des Dragons font match nul, 3 à 3.

— Union Athlétique Libournaise (1) bat Stade Foyen (1) par 23 points (7 essais, 1 but) à 0.

ORTHEZ. — Union sportive orthézienne (R.) bat Stade nayais (2) par 12 points à zéro.

STADIUM. — S. A. Bordelais (R.) et Biarritz-Olympique (R.) font match nul; rien de marqué.

LYON. — Olympique et F. C. de Lyon font match nul (0 à 0).

ROCHEFORT. — Le Sport Athlétique Rochefortais (1) bat la Vauriaise (1) par 5 points (2 essais) à 3 points (1 essai).

— Le Sport Athlétique Rochefortais (2) bat le S. A. R. (1) par 11 points (3 essais 1 but) à 3 points (1 essai).

BAYONNE. — Aviron Bayonnais (2) bat Section Paloise (1) par 3 points à zéro.

PERIGUEUX. — C. A. P. (2) bat Bordeaux-Olympique (1) par 3. points (9 essais, 6 zéro.

— C. A. P. (3) bat S. C. Angoulême (2) par 10 points (2 essais, 1 drop-goal) à zéro.

Les Périgourdins surclassèrent nettement leurs adversaires, qui opposèrent une énergique défense.

SARLAT. — F. C. Sarladais bat Union Sportive Terrassonnaise par 18 points à 3.

ANGOULEME. — Sporting-Club d'Angoulême bat Union Sportive de Saint-Junien par 20 points à zéro.

TOULON. — Stade Biterrois bat R. C. Toulonnais par 9 points à zéro.

ROUEN. — C. A. S. G. de Paris bat Beauvaisienne par 31 points à zéro.

PESSAC. — A. S. P. T. T. (2) bat Section burdigalienne (3) par 11 points (3 essais 1 but) à zéro.

SAINT-MACAIRE. — R. C. podensacais bat U. S. macarienne par 8 points à 3.

SAINTE-FOY-LA-GRANDE. — Stade foyen (3) bat Bordeaux Olympique (3) par 3 points à zéro.

SAINTES. — U. S. cognaçaise (2) bat U. S. saintaise (2) par 17 points à 5.

PAMIERS. — C. S. appaméen (1) bat Toulouse amidonniers sport par 5 points à 3.

MAULEON. — S. A. mauléonais bat U. S. saint-palaisienne par 24 points à 4.

LE BOUCAU. — Boucau-Stade (R) bat A. S. U. landaise (1) par 5 points à zéro.

BEZIERS. — A. S. de Lunel et S. O. biterrois font match nul. Rien de marqué.

ALBI. — S. O. albigeois bat C. A. briviste par 15 points à zéro.

CONDOM. — S. A. condomois et S. C. néracais font match nul. Rien de marqué.

CASTELJALOUX. — Cadets de Gascogne (3) battent C. A. villeneuvois (2) par 37 points (9 essais 3 buts 1 drop goal) à zéro.

PUYOO. — Puyoo bat Pouillan par 5 points à zéro.

PARIS. — Stade français et Tyrs font match nul 6 à 6.

NAY. — Stade nayais bat Union Sportive athénienne par 8 points (2 essais, 1 but) à zéro.

FOOTBALL ASSOCIATION

LA COUPE DE FRANCE

Dimanche, se sont disputées, dans toute la France, les rencontres de football-association comptant pour le deuxième tour de la Coupe de France, la plus populaire de nos grandes épreuves de football-association, et qui, prenant d'année en année plus d'importance, a réuni, cette saison, 200 engagements. Cent vingt-huit Clubs seront aujourd'hui aux prises; 64 devront être éliminés à l'issue de ces rencontres.

Voici quels sont les résultats des principaux matches de la Coupe disputés dans la région parisienne :

La J. A. de Saint-Ouen bat le Stade Roubaisien par 3 buts à 1.

Le Club Sportif des Terreaux bat le Bousbotte de Besancon par 3 buts à 1, et le Lyon-Olympique Universitaire bat le Club Sportif Lyonnais par 4 buts à 0.

— A Choisy, devant un nombreux public, le S. C. de Choisy gagne par 3 buts à zéro.

— Le C. A. de Vitry affirme sa supériorité et triomphe de Romilly par 6 buts à 1.

— Le Red-Star bat le F. C. Mohonnais.

— La Garenne-Colombes bat U. S. Clichy par 2 buts à 1.

— Rue Olivier-de-Serres, le Stade Français bat l'U. S. de Boulogne par 3 buts à 1.

BOUSCAT. — **Stade bordelais bat Sport athlétique bordelais par 4 buts à 3.**

ACHARD. — **A. C. de la Bastidienne bat Bordeaux-Athletic-Club par 2 buts à zéro.**

JARD-MERIGNAC. — **V. G. A. M. bat S. C. d'Angoulême par 5 buts à 1.**

TOULOUSE. — Section Burdigalienne bat Stade Toulousain par 3 buts à 2.

(Matches amicaux)

BENAUGE-PARK. — Bordeaux Athletic P. O. (1) bat les Aiglons (1) par 3 buts à 2.

LA BASTIDE. — S. C. B. (3) bat B. A. C. (3) par 3 buts à zéro.

BENAUGE-PARK. — Alliance talençaise (1) bat S. C. de la Bastidienne (4) par forfait.

LE BOUSCAT. — Arlac-Sport (1) bat S. B. U. C. (R.) par 2 buts à 1.

S. B. U. C. (3) et Etoile sportive bastidienne (1) font match nul (0 à 0).

— S. B. U. C. (4) bat A. S. du Midi (2) par 3 buts à 2.

— S. B. U. C. (6) bat Coqs Rouges (3) par 3 buts à 2.

MERIGNAC. — La Girande (1) bat la Section Burdigalienne (3) par 3 buts à 1.

LA ROCHELLE. — Stade Nantais bat Etoile Sportive par 2 buts à 0.

ARCACHON. — Enfants d'Arcachon et Stade Bordelais (3) font match nul (3 buts à 3).

ACHARD. — B. A. C. (3) bat S. C. de la Bastidienne (2) jouant à 10, par 4 buts à 2.

JARD-MERIGNAC. — S. C. de la Bastidienne (3) bat V. G. A. M. (3) par 2 buts à 1.

PESSAC. — S. C. de la Bastidienne (5) bat Stade pessacais (3) par 6 but à 1.

CYCLISME

LE CHALLENGE D'HONNEUR DE L'U. V. F.

Victoire du V. A. de Levallois

Le challenge d'honneur de l'U.V.F.S. s'est disputé dimanche matin à Poissy sur 50 kilomètres entre les cinq Clubs suivants : Vélo-Club de Levallois, Club Sportif de la Seine, Sporting-Club de la Bastidienne, Bicycle-Club Rémois, Club Athlétique de la Société Générale.

L'équipe du Vélo-Club de Levallois, avec Détreille, Grassin, Souchard, a brillamment triomphé.

Classement par équipes : 1er, Vélo-Club de Levallois, en 4 h. 38 m. 58 s. 2/5; 2e, C.A.S.G., en 4 h. 46 m. 29 s. 1/5; 3e, B.C. Rémois, en 5 h. 50 m. 15 s. 3/5; 4e, S.C. de la Bastidienne, en 6 h. 11 m. 9 s.

Classement individuel : 1er, Pélissier frères, en 1 h. 32 m. 25 s. 2/5; 3es, Grassin et Detreille, en 1 h. 32 m. 57 s. 4/5; 5e, Souchard, dans la même longueur; 6es, Moulet, Tich et Faudet, en 1 h. 39 m. 44 s. 4/5; 9e, Godard, en 1 h. 41 m. 38 s. 2/5; 10e, Degy,; 11e Albisna (Bordeaux); 12e, Naudet; 13e, Therrien (Bordeaux).

PELOTE BASQUE

LES CHAMPIONNATS DE PARIS

Les éliminatoires du championnat à mains nues se sont disputées dimanche matin au fronton de Montrouge.

Le Sporting-Club Universitaire de France a battu par 30 points à 15 l'Association Sportive des P. T. T.

Le Club Athlétique du XIVe a battu le Réveil Basco-Béarnais par 30 points à 20.

Dimanche après-midi, après une égalisation au 37e point, le S.C.U.F. a battu le C. A. XIVe de 3 points et s'est adjugé le titre de champion de Paris à mains nues.

JEU DE BOULES

LE CHALLENGE « LA RECOMPENSE »

Victoire de l'U. S. des Boules

La finale de ce Challenge, organisé par le Bowling-Club Bordelais, s'est disputé, dimanche après-midi, au château Camin, **ETABLISSEMENTS HONORE-PIÇON.**

Voici les résultats :

Demi-finale : équipe Cornali (U.S.B.) bat équipe Gallot (V.B.) par 15 points à 5.

Equipe Rouilhan (U.S.B.) bat équipe Grange (V.B.) par 15 points à 6.

Finale : équipe Cornali bat équipe Rouilhan (tous deux de l'U.S.B.) par 21 points à 16.

Prix de consolation : équipe Dangla (V.B.) bat équipe Odet (V.B.) par 21 points à 17.

J. C.

LA FETE DES SPORTS FEMININS

Paris, 3 octobre. — Foule considérable au Stade Elisabeth pour assister à la réunion organisée par Femina-Sports. Voici les résultats :

Demi-finale : équipe Cornali (U.S.B.) bat équipe Gallot (V.B.) par 15 points à 5.

Equipe Rouilhan (U.S.B.) bat équipe Grange (V.B.) par 15 points à 6.

Finale : équipe Cornali bat équipe Rouilhan (tous deux de l'U.S.B.) par 21 points à 16.

Prix de consolation : équipe Dangla (V.B.) bat équipe Odet (V.B.) par 21 points à 17.

J. C.

NATATION

LE CRITERIUM DE L'U. S. F. S. A.

Trois records de France battus

Nancy, 3 octobre. — Les grands-prix de l'U. S. F. S. A. ont donné au critérium de natation organisé dans la vaste piscine des établissements de Nancy-Thermal un intérêt sportif considérable. Pendant la matinée, M. Horny, des Sports-Réunis de Colmar, a battu son propre record sur 400 mètres en 6' 58" au lieu de 7' 37". M. Walter, de Colmar, a battu le record français du record des 200 mètres établi en 3' 28". M. Arbogast, de Strasbourg, est aussi heureux sur les 100 mètres détenus par Baron (Sports-Réunis) en 1' 29 et qu'il ramène triomphalement à 1' 26" 3/5.

Par contre, Fleck ne peut, malgré ses splendides efforts, maintenir les 100 mètres, en 1' 22" 2/5.

Les autres résultats se suivent dans cet ordre : 200 mètres, Fischer, en 3' 27" 4/5 (ancien nage libre, Weil (Strasbourg) en 3' 20" 2/5 dos-crawl, de la Libellule. 100 mètres dos, Flech, en 1' 30" 1/5, respectant le record de 1' 29" 4/5; 200 mètres brasse, Arbogast, de Strasbourg, en 3' 25". 1er relevant (ancien record 3' 28" 2/5 et Bertrand.

250 m. relais en quatre nages : 1er, Strasbourg, en 2 m. 41 s. 2e, Libellule ; 3e, C. N. N. T.

400 mètres nage libre : 1er, Mayaud, champion de France militaire 1920, en 6 m. 57 s. 1/5; 2e, Rigal; 3e, Finne, du même club.

250 mètres relais : 1er, Libellule, en 2 m. 52 s. 1/5; 2e, S. N. S. 3e 5 mètres.

La réunion s'est terminée par deux matches de water-polo, où la première équipe sélectionnée de Paris-Strasbourg a battu par 5 buts à 1 le C. N. N. T.; la Libellule a battu ensuite le S. N. S. par 8 buts à 1.

HIPPISME

Courses au Bois de Boulogne

« Comrade » renouvelle dans « l'Arc-de-Triomphe » sa victoire du Grand-Prix

Paris, 3 octobre. — La Société d'encouragement a été admirablement servie par un temps magnifique pour mettre en vedette, dans cette belle journée, le 40e prix de l'Arc-de-Triomphe. La course a prouvé, par l'intérêt qu'elle a excité et par le merveilleux spectacle dont elle a été l'occasion, que le public suit avec une meilleure inspirations des sportsmen avertis qui dirigent le comité de la rue Scribe.

Après le défilé d'usage et le canter traditionnel, le peloton est allé se ranger sous les ordres du starter, dont le départ a été cette fois presque impeccable. « Nouvel-An » et « Eugène-des-Savoie » ont essayé de prendre les devants, mais « Stéarine » ne tardait pas à leur brûler la politesse et à mener grand train, suivant sa coutume. « Pleurs », « King's-Cross » et « Comrade » venaient ensuite; les deux représentants Macomber et « Le-Rapin » étaient en queue.

Dans la descente, « Floversbop » et « Embry » venaient se mêler au peloton de tête, tandis que « Eugène-de-Savoie » et « Stéarine » abandonnaient la partie. « Nouvel-An » fléchissait à son tour. « King's-Cross » entrait le premier dans la ligne droite, escorté de « Floversbop », « Embry », « Pleurs » et « Ctd-Carpendor ». Aux premières tribunes, « Comrade », lancé avec une décision opportune par Bullock, se glissait à la corde où un jour venait de se produire et prenait immédiatement l'avantage pour l'emporter aisément d'une longueur, tandis qu'une lutte endiablée s'engageait entre « King's-Cross » et « Pleurs » qui finissaient dans cet ordre, séparés par une tête. « Meddlesome-Maid » venait ensuite précédant « Embry » et « Batterses ».

« Embry » ruisselait littéralement de sueur avant le départ, sa nervosité, due peut-être à un excès de travail, a certainement nui à sa chance.

La journée avait débuté par la victoire étonnamment facile de « Le-Grêlon » sur « Sapristi » et « Lady-Isle », « Extrueval », le favori, médiocre quatrième. Quant à « Le-Danak », il a couru en imposteur.

« My-Star » a battu nettement « Pertuis » et « La-Tabarière » dans le Prix de l'Aqueduc, où « Bichon » n'a pas pris part à la course, ayant désarçonné son jockey avant le départ.

« Pin » s'est débarrassé dans la descente de « Mime », qui avait mené le train avec lui, dans le Prix de Newmarket, et il a résisté aisément l'effort final de Obé ! Obé !

« Ksar » et « Le-Majordome » ont mené dans le Prix Saint-Roman. Le poulain de M. Edmond Blanc semblait avoir coursé gagnée au dernier tournant, mais « Sol-ta-II » et « Harpocrate » venaient l'attaquer à la distance. Le poulain de M. Cottevielle l'emportait assez aisément à la fin.

Sans en imposer ; 1. Kugel, 1 m. 33; 2. Th. Brûlé et Welker, 4 m. 30.

Lancement du javelot : 1. Janiaud, 36 m. 57; 2. Pommiès, 34 m. 02; 3. Dubois, 31 m. 25.

1,000 mètres relais : 1ère équipe : Liébrard, Th. Brûlé, Bréard, Delapierre, en 2' 42" 2/5.

5,000 mètres relais : 1ère catégorie : 1. Club Athlétique de la Société générale (Dumont, Sandrin, Langrenay, Martin, Brossard) en 11' 27"; 2. Stade Français; 3. Racing-Club de France.

600 mètres relais (6 fois 100 mètres) : 1ère catégorie : 1. Club Athlétique de la Société générale (Vdjux, Tirard, Bigot, Rouelle, Bernard, Lorrain), en 1' 6"; 2. Stade Français, en 1' 7" 3/5.

Courses à Agen

Dimanche 3 octobre

PRIX DE LA SOCIETE D'ENCOURAGEMENT (gallop), 3,000 fr., 2,400 mètres. — 1er, **Lady-Phryxa** (Fauconcin), à M. E. Cassaël; 2e, **STAPHYLIN** (Galiché), à M. W. Cuthing; 3e, **Lescurryen** (M. Chancelier), à M. V. Gaillard. — Non placés : Le-Coq (Sonbagné), Porte-II (Saint-Florent). — Gagné de demi-longueur, une longueur. — Tiercé mutuel, unité 5 fr. : Gagnant, 16 fr.; placés, 9 fr. et 13 fr. 50.

Lady-Phryxa par Phryxus et Lady-Mayoress, est entraînée par Vallière, à La Teste-du-Buch.

PRIX JOSEPH DE MONFORT (critérium), 3,000 fr. 1,300 mètres. — 1er, **Orican** (Verdon), à M. D. Guestier; 2e, **Bonne-Bouteille** (Coloby), à M. H. Villenave, dévolé. Pari mutuel : Gagnant, 9 fr.

Orican, par Hélicon et Simon's-Love, est entraîné par R. Labadie à Ludon.

PRIX DU CONSEIL MUNICIPAL DE LA VILLE D'AGEN (haies), 7,000 fr., 2,800 mètres. — 1er, **Ferveur** (Crockett), à M. D. Guestier; 2e, **Agricol** (Teisset), à M. R. de Salverte; 3e, **La-Barre** (L. Augé), à Mlle A.-J. Cuthing. — Non placés : Grand-Couronné-III (M. Chancelier), Louvette (Roquevert). — Gagné d'une demi-longueur; trois longueurs. — Mutuel : gagnant, 41 fr.; placés, 13 fr. 50 et 13 fr. — **Ferveur**, par Regent-Park et Favola, est entraînée par R. Labadie, à Ludon.

PRIX DE LA SOCIETE DES STEEPLE-CHASES DE FRANCE (haies), 1,500 fr., 2,800 mètres. — 1er, **Rol-Jack** (Sonbagné), à Mme R. de Monbel; 2e, **BAPAUME-III** (Canderielle), à M. L. Seignouret; 3e, **Orama** (Maurice), à M. d'Allens. — Gagné d'une longueur. — Mutuel : gagnant, 10 fr. — **Rol-Jack**, par Jack-Sulpe et Rose-Day, est entraîné par Gardères, au Hongas.

PRIX DES DAMES (steeple-militaire), 1,150 fr., 3,500 mètres. — 1er, **BELLE-MI-II** (d'Allens), au 19e dragons; 2e, **La-Tosca-II** (Soulié), à M. Laffargue; 3e, **Amadou-II** (propriétaire), à M. le lieutenant Augère. — Non placés : Mimosa-II, Ma-Mie, Ilma (M. Mauriac). — Gagné de trois longueurs, deux longueurs. — Mutuel : gagnant, 11 fr.; placés, 8 fr. et 14 fr. 50.

Courses à Toulouse

RESULTATS DU DIMANCHE 3 OCTOBRE

PRIX DU FOSSAT (à réclamer), 1,000 francs, 1,900 mètres. — 1er, **Mère-Henry** (Jean Lartigue), à M. H. de Lacaze; 2e, **Emmistant-III** (Bourdely), au comte P. Niel; 3e, **Bahuna** (Durand), à M. E. Filhol. — Non placé : Ipeca-III (Legros). — Mutuel : Gagnant, 8 fr. 50; placés, 8 fr. et 8 fr.

PRIX DE LASTOURS (critérium), 2,500 francs, 1,200 mètres. — 1er, **Le-Pierreux** (Meunier), à M. D. Guestier; 2e, **Valderie** (Bruno), à M. Gaillard; 3e, **Dingeur-II** (Tronqua), à M. Gaillard. — Mutuel : Gagnant 13 fr. 50.

PRIX DE IRE CLASSE (3e série), 5,000 francs, 2,200 mètres. — 1er, **Finette-III** (Meunier), à M. D. Guestier; 2e, **Pléonasme** (Salamagne), à M. Dubois-Godin. — Non placés : Orle (Bruno), Albion (Tronqua). — Mutuel : Gagnant, 11 fr. 50; placés, 7 fr. 50 et 10 fr.

PRIX LOUIS DE FOURNAS (haies), 1,500 francs, 2,500 mètres. — 1er, **Diantes-II** (Bruno), au comte de Brette-Thurin; 2e, **Borghe** (Broustet), à M. Bordères. — Non placés : Ipeca-III